

---

---

## LES MASSACRES DE DIARBÉKIR DE 1895 : REGARD D'UNE SŒUR FRANCISCAINE

Ce document, intitulé *Massacres de Diarbékir (Novembre 1895)*, que nous présentons aux lecteurs de notre revue, est sorti de la plume de Marthe, sœur franciscaine, témoin oculaire des massacres de 1895 des Arméniens à Diarbékir.

Les attestations des contemporains étrangers de la première période du génocide des Arméniens, que nous possédons à l'heure actuelle, sont assez rares, surtout en comparaison à celles des massacres de 1915-1916. Profitant de l'occasion, citons que ce n'est que cette période, où l'extermination du peuple arménien a atteint son apogée, que la plupart des chercheurs qualifient du *génocide des Arméniens*, à la différence des massacres des Arméniens de 1894-1896, plutôt connus dans la littérature historique sous le nom des vèpres hamidiennes.

Inutile de dire que les rapports des diplomates français accrédités dans l'Empire ottoman dans les années 1890, sont d'une valeur indéniable ; la plupart de ceux-ci ont été réunis dans le *Livre Jaune*<sup>1</sup> grâce aux efforts des défenseurs français de la cause du peuple arménien, comme Jean Jaurès, Francis de Pressencé, Denis Cochin et d'autres, immédiatement après ces épouvantables massacres, organisés par Abdhülhamid II, *sultan rouge*. Certes, la politique turcophile du gouvernement de la III<sup>e</sup> République n'a pas permis aux éditeurs d'y insérer les textes intégraux de ces documents et, et dès lors, la plupart de ceux-ci ont été publiés avec des coupures.

Par contre, nos confrères français ont plus ou moins récemment publié la *Correspondance diplomatique* de Gustave Meyrier (1850-1930), Vice-Consul de France à Diarbékir, qui comprend les textes intégraux de ses rapports de 1894 à 1896, adressés principalement à Paul Cambon (1843-1924), Ambassadeur de France à Constantinople de 1891 à 1898<sup>2</sup>. Pour ce qui est de l'enrichissement de la documentation française, il nous faut obligatoirement souligner aussi la contribution de Gérard Dédéyan, professeur émérite à l'Université Montpellier III, qui est devenu l'initiateur de la publication d'une source de valeur, celle des mémoires d'Alphonse Cillière, Consul de France à Trébizonde<sup>3</sup>.

Quant aux mémoires des contemporains, la situation est encore pire : je ne peux que citer celles de Madame Carlier, femme de Maurice Carlier, Consul de France à Sébaste à cette époque. Celles-ci ne touchent que les massacres des Arméniens à

---

<sup>1</sup> Documents diplomatiques. Affaires arméniennes. Projets de réformes dans l'Empire ottoman. 1893-1897, Paris, 1897 ; Documents diplomatiques. Affaires arméniennes. (Supplément), Paris, 1897.

<sup>2</sup> **Meyrier G.**, Les massacres de Diarbékir. Correspondance diplomatique du Vice-Consul de France. 1894-1896. Présentée et annotée par Claire Mouradian et Michel Durand-Meyrier, Paris, 2000.

<sup>3</sup> 1895, Massacres d'Arméniens. Alphonse Cillière, Consul de France à Trébizonde. Texte présenté par Gérard Dédéyan, Claire Mouradian et Yves Ternon, Toulouse, 2010.

Sébastè<sup>1</sup>. Or, comme il s'agit dans ce cas d'un journal personnel, ses attestations ne reflètent pas le tableau complet de ces massacres, et ne portent qu'un caractère de descriptions des événements dont elle a été témoin en 1895-1896.

Donc, si l'on prend en considération presque l'absence de mémoires rédigées par des témoins oculaires étrangers, celles de Marthe, sœur franciscaine, qui se trouvait à la fin de 1895 à Diarbékir, méritent certainement l'attention, d'autant plus qu'elles complètent, bien sûr partiellement, le tableau général des massacres des Arméniens, décrits dans les rapports de G. Meyrier, et enrichissent nos connaissances sur cet événement tragique. Il s'agit de sa lettre qui contient également une information succincte sur les massacres ayant eu lieu à cette même époque à Ourfa, à Malatia et à Kharpouth. N'ayant point le désir de priver le lecteur du plaisir de prendre la connaissance de ce document important, je préfère éviter ici la relecture de son contenu. Mais ce que je veux souligner, c'est ce que l'auteur met en évidence, bon gré, mal gré, le rôle néfaste des fonctionnaires turcs dans l'organisation de ce massacre, une circonstance qui prouve la politique étatique, sur la base de laquelle il a eu lieu ; cette circonstance étant l'une des composantes du phénomène du génocide. Par contre, la figure de G. Meyrier, diplomate, honnête homme, désintéressé et bienveillant, se dresse à travers son récit, comme défenseur des Arméniens voués à la mort. Citons aussi que l'auteur présente également l'attitude compatissante des missionnaires étrangers envers les Arméniens, surtout celle des Pères Capucins.

Je constate avec regret l'absence d'informations sur la vie et la carrière de la sœur franciscaine, à laquelle je suis très reconnaissant d'avoir rédigé cette lettre adressée aux membres de sa famille, qui est une source intéressante et de valeur. N'oublions pas non plus un fait assez important, à savoir, qu'il ne s'agit point d'un document officiel, mais d'une lettre particulière dont l'auteur ne pouvait indubitablement pas ni exagérer, ni *a fortiori* falsifier le processus du déroulement du massacre des Arméniens dont elle a été témoin, par un curieux effet du hasard. À mon avis cette circonstance augmente, et même beaucoup, sa signification. En tenant compte de la valeur de cette lettre, j'ai résolu de la publier dans. Citons que les fautes d'orthographe évidentes ont été corrigées ; dans les cas douteux, celles de l'auteur ont été conservées.

J'ai récemment consulté le fascicule de cette lettre dans les archives du Musée-Institut du génocide des Arméniens (département 22, dossier 27, N 138). Mes remerciements vont à Monsieur Haïk Démoyan, directeur de cette organisation, de m'avoir aimablement autorisé sa publication.

VAROUJEAN POGHOSYAN

---

<sup>1</sup> **Carlier E.**, En Arménie. Journal de la femme d'un Consul de France // « Revue des deux mondes », livraison du 15 janvier 1903, p. 406-433 ; **Carlier E.**, Au milieu des massacres. Journal de la femme d'un Consul de France en Arménie, Paris, 1903.

Que Notre-Seigneur nous donne sa paix !  
Chère Maman, chers frères et sœurs,

Je suppose que vous devez être très inquiets à mon sujet, sachant les massacres qui ont eu lieu en Novembre dernier dans notre ville à Diarbékîr et aux environs. Je vous ai envoyé une carte ouverte, ne pouvant faire mieux. On acceptait pas de lettre à la poste, en ces mauvais jours, on craignait qu'on révèle tout ; je ne sais si elle vous est parvenue. Nous avons grandement souffert et notre souffrance a été augmentée par l'impossibilité de ne pouvoir correspondre avec nos chers parents.

Cher Ulysse, ta bonne lettre du 2 Novembre m'est parvenue ; figures-toi que le jour ou tu m'écrivis, que tu pensais à ta sœur, le 2 Novembre, nous étions dans le plus fort du massacre et toi, tu l'ignorais ; je pensais beaucoup à mes chers parents en ces jours néfastes ; je me disais en moi-même : Ah ! si nos bons parents savaient dans quelles transes nous nous trouvons...

Le massacre des chrétiens commença le 1<sup>er</sup> Novembre, fête de tous les Saints ; nous nous y attendions depuis plus d'un an, la paix, la bonne entente étaient loin de régner entre les chrétiens et les musulmans ; ce sont ces projets de réforme qui ont surexcité ces derniers ; mais nous ne pouvions supposer une pareille barbarie ; durant trois jours, nous vîmes la mort suspendue sur nos têtes ; la Providence nous a gardé nous autres religieuses, avec un bon nombre de chrétiens.

Nous nous réfugiâmes chez les R[évéré]nds Pères Capucins, nos Pères de la mission ; nous y entrâmes le jour de la Toussaint, pour en sortir le 19 Décembre. L'église était bondée, on y mangeait, et dormait, sans remuer de place, tellement s'était rempli ; le R[évéré]nd Père, à peine pouvait obtenir le passage et la place à l'autel pour célébrer la Messe. Les Sœurs étaient à genoux presque sur les talons craignant d'écraser ces pauvres petits enfants qui dormaient sur les marches.

Tout ce pauvre monde s'était enfui de leurs maisons à moitié vêtus, abandonnant tout leur avoir à ces bandits ; ils ont été surpris, pris dans une trappe ; à la garde de Dieu, sauve qui peut ; des femmes arrivaient portant un enfant ou deux ; toutes effarées, criant, sanglotant ; l'une avait la main coupée, tout en sang, voulant défendre son mari, ses fils victimes de ces barbares ; l'une disait on a tué mon mari sous mes yeux, ainsi que tous les garçons ; l'autre, on a volé mes filles, mes brus...

Les blessés arrivaient en foule, l'un la tête fendue avec les deux bras mutilés, un autre les jambes cassées, brisées. Il y a eu beaucoup de victimes à Diarbékîr ; les cadavres sont restés je ne sais combien de jours dans les rues ; les chiens les mangeaient, l'air était empesté ; les musulmans pour s'en débarrasser ont brûlé tout ce qu'ils ont pu ; l'odeur nous suffoqua durant plusieurs jours ; on en trouve de tous les côtés épars, bien sûr que nous aurons la peste en été...

Monsieur le Consul de France, pour nous protéger en cette pénible circonstance désira nous enfermer au Consulat ; notre maison était très éloignée du Consulat et très proche de chez les R[évéré]nds Pères, le drapeau français flottant au clocher, M[onsieu]r le Consul préféra que nous allâmes chez les Pères, aussi bien gardées que chez lui.

On a brûlé tous les bazars, tué les chrétiens qui s'y trouvaient, pillé, saccagé ; ce

n'était qu'un monceau de cendres ; les pauvres gens sur les chemins, sans vêtement, sans abri, sans bois ni charbon dans la plus mauvaise saison, avec un froid de -15°, dénués de tout, nous vivons de crève-cœur, voyant tant de douleurs devant les yeux.

Chez les Pères il ne reste plus rien en fait de literie ; il faut distribuer du pain, et du charbon, chaque semaine à ces pauvres malheureux dont le plus grand nombre meurt de misère, faute de nourriture et de soins.

En ce moment, la ville n'est pas encore tranquille, les pauvres gens craignent toujours que ça recommence. Deux soldats gardent le couvent depuis quatre mois, on ne sait quand cela finira, malgré l'intervention du Consul et de plusieurs Généraux envoyés exprès pour rétablir l'ordre ; nous souffrons et gémissons avec les veuves et les orphelins ; si nous avions quelques ressources pour leur faire du bien ; s'il nous était permis de désirer les richesses, ce serait bien le cas.

Comment allez-vous, chers parents etc...

Sœur Marthe franciscaine

### *Massacres de Diarbékir (Novembre 1895)*

Le jeudi 30 Octobre, dans l'après-midi, le T[rès] R[évéré]nd Père Jean-Baptiste de Castrogiovanni, Capucin et supérieur du Couvent, revenant de chez M[onsieur] Gustave MEYRIER, Consul de France, entra chez nous en passant et sans laisser paraître ses appréhensions, il nous dit de faire des paquets des choses les plus nécessaires ainsi que de notre literie, de tout fermer et de nous tenir prêtes, que le domestique allait venir chercher nos effets pour les porter au couvent et qu'après souper, nous irions chez eux, en grand silence pour ne pas mettre nos voisins en émoi.

En effet, sitôt après avoir soupé, le Frère Vincent et un domestique viennent discrètement nous chercher. Nous recommandons notre maison à la S[ain]te Famille, et le plus vite possible, nous entrons chez les Pères. Nous étendons nos matelas à terre au parloir et, plus ou moins bien, nous passons la nuit ; mais les Pères sont plus tranquilles, car ils nous sentent en sûreté.

Le jour de la Toussaint, M[onsieur] le Consul, selon sa louable habitude, assiste à la grand'Messe, et vient nous rendre visite. Il nous rassure disant que par prudence il avait demandé au P[ère] Jean-Baptiste de nous emmener au couvent ; que comme dans la ville on nous savait seules, on aurait pu nous faire peur, mais qu'il n'y avait rien à craindre.

Son Excellence l'Ambassadeur a assuré, dit-il, qu'il n'y aurait rien et Son Excellence le *Vali* donne la même assurance. Cependant il ne faut pas d'imprudences ; il s'agit de prendre toutes les précautions possibles. Quant à lui, il espérait que l'émeute n'aurait pas lieu... Après nous avoir recommandé de prier beaucoup, il nous assura de son entier dévouement et nous quitta. Il était 10 heures du matin.

Nous avons à peine achevé notre dîner, que le Père Jean-Baptiste averti qu'on massacrait déjà dans les bazars et près des portes de la ville, nous envoya chercher. Le Frère Clément frappe à coups redoublés et nous dit : Fermez vite et venez... et il attendit quelques secondes sur la porte. Pendant que nous sortions, un peloton de soldats se promenaient devant chez nous et devant le couvent des Pères. En les voyant

ainsi prêts à tirer, nous comprenions que l'heure redoutée était arrivée et sans échanger un mot, nous nous pressâmes dans l'église où il y avait déjà plusieurs familles.

Le R[évéré]nd Père Jean-Baptiste nous avait attendu sur la porte d'entrée, il croyait qu'une fois que nous serions entrées, il pourrait la fermer, mais il vit accourir une foule éperdue de femmes, d'enfants, tous pâles comme des cadavres qui se précipitèrent dans l'église en criant, laquelle fût comble. Pendant ce temps-là, les habitants de ce quartier attaqués par les Kurdes, sautèrent de terrasse en terrasse jusqu'au couvent ; à la hâte on mit une échelle pour les faire descendre dans la cour. Les hommes sautèrent depuis le haut ; les femmes descendirent en tremblant ; presque toutes avaient un ou deux enfants dans les bras.

Tout ce monde surpris par les massacreurs s'enfuit comme il était ; les costumes laissaient bien à désirer. Ces pauvres gens s'entassèrent où ils trouvèrent de la place ; église, tribune, sacristie, parloir, réfectoire, classes, hangars, tout fut bondé en quelques heures.

Nous étions là depuis une demie heure, quand on entend des coups de fusils tout près de nous. C'était des hordes de Kurdes qui étaient arrivées tout près de nous et qui, entrant dans les maisons en brisant les portes, frappaient, tuaient, pillaient et brûlaient. Les pauvres gens surpris, s'échappaient par les terrasses ne pouvant le faire par les chemins à cause de la foule des massacreurs. Alors des jeunes gens blessés à plusieurs endroits par des balles ou des cimeterres ou le kandjar ; des femmes qui avaient tenté de défendre leur mari, leurs enfants, avaient reçu quantité de blessures. L'un tenait sa main où manquait un doigt ou deux ; l'autre avait le bras cassé, l'autre la tête en sang où plusieurs coups de sabre avaient fait des blessures si profondes que l'on voyait la cervelle, les os écrasés etc...

Tout ce sang ruisselait par les corridors et par l'église ; les murs en étaient tout tachés. Quel spectacle !... quelle horreur ! Alors personne ne peut contenir sa frayeur : les pleurs, les cris, les gémissements de tous ces pauvres gens achevaient le tableau... Des mères éperdues pleuraient leurs maris et leurs enfants restés dans les boutiques et dans les magasins ; d'autres s'étaient échappés d'un côté et leurs enfants étaient allés de l'autre... des enfants qui avaient perdu leur mère ; d'autres avaient vu leurs fils ou leurs filles tués dans leurs bras ; à l'autre on avait enlevé la fille etc...

Tous ces cris de douleur se mêlaient à la prière ; mais quelle prière... quelles supplications à la Très Sainte Vierge, à tous les Saints dont les reliques étaient exposées... Ah ! pour s'en faire une idée, il faudrait avoir idée d'un massacre ! Quand on ne voit plus de salut, que la mort vous entoure de toute part, qu'il n'y a plus que Dieu... Les hommes comme les femmes et les enfants ; les hérétiques, les protestants comme les catholiques, c'était à qui, priait la mieux... Que de chapelets, que de vœux, que de promesses...

Les plus riches donnaient pour allumer toutes les lampes, les autres mettaient leurs modestes aumônes dans le tronc ; une autre faisait le vœu de faire venir une statue de N[otre]-D[ame] de Lourdes pour son église respective ; une autre enlevait des pièces d'or de son casque ou de son collier et les offrait à N[otre]-D[ame] de Lourdes etc... La soirée se passa dans cet état et toujours la panique augmentait. L'incendie allumé dans les bazars illuminait toute la ville.

Voici en quelques lignes, les principaux détails qui regardent tous les chrétiens :

Le massacre des chrétiens de Diarbékir a commencé le 1<sup>er</sup> Novembre, quelques minutes avant midi, au moment où les Turcs et des milliers de Kurdes armés se trouvaient réunis dans la mosquée, soi-disant pour y faire leurs prières.

Le premier à donner le signal du massacre fut un agent de police qui, sortait de la mosquée avec le revolver en main. Il a tué une pauvre catholique qui, par hasard se trouvait là. En même temps, d'un autre côté on a pris un jeune garçon de 15 ans auprès de la mosquée dite du Sultan Sahsah disant qu'il avait tiré contre les musulmans qui faisaient leurs prières dans cette mosquée.

Au premier signal donné, toute la ville fut envahie par des milliers de Turcs et de Kurdes armés qui assaillirent les maisons et les bazars, pillant les maisons et en même temps après avoir pillé les bazars y mirent le feu qui dura plus de 3 jours. Je reviens à mon sujet. À la nuit tombante, chacun vit bien que les choses allaient mal et qu'il fallait passer la nuit où l'on était ; déjà trop heureux d'être dans l'église et sous le pavillon français qui flotta pendant II jours et II nuits sans le descendre... (comme notre église est église consulaire, chaque jour de fête chômée et chaque dimanche on le hisse et on ne l'enlève qu'au coucher du soleil).

Dès le premier jour, nous étions 3.000 personnes. Le R[évéré]nd Père Jean-Baptiste ouvrit alors les portes des corridors de l'étage supérieur, et nous y fit monter ainsi que les principales familles. Deux chambres vides furent remplies et bondées en deux minutes. Deux autres, étaient remplies de jeunes gens armés qui faisaient la garde jour et nuit. Dans l'une de ces petites chambres nous étions 30 personnes. Toutes les Dames Kassazian, leurs maris avec 13 petits enfants dont l'aîné avait 9 ans. Quelle musique ces pauvres petits sans berceau, sans lit, nous ont fait toute la nuit.

Le sifflement des balles, le battement des portes, tout était fait pour aider à reposer. Nos couvertures servirent pour toute la chambrée. Personne ne put étendre ses jambes, nous étions tous accroupis.

De temps en temps, ces Messieurs se levaient et allaient faire un petit moment de garde, l'autre venait prendre sa place sous la couverture. Quel spectacle impossible à décrire !

Evêque, Sœurs, familles, tous ensemble... À la guerre comme à la guerre, c'est ainsi que nous passâmes II nuits. La chambre du R[évéré]nd Père Jean était tellement remplie d'effets, de paquets, qu'il ne pouvait s'y tourner ; son lit servait de divan à ceux qui entraient ou écrivaient ; pendant quelques heures, il s'y reposait, mais je crois que pendant 8 jours il n'a pas dormi une heure ; ensuite un de ces Messieurs Kassazian, ou l'Evêque, ou M[on]seigneur Andréas allait s'y jeter à leur tour pour reposer leur tête fatiguée. Et malgré tout cela, nous étions des rois et des reines en comparaison des autres.

Je ne parle pas de ceux que l'on passait au fil de l'épée, mais de ceux qui s'étaient réfugiés chez S[ain]t François ! À peu près deux mille femmes et enfants étaient dans l'église. Ils étaient appuyés les uns sur le dos des autres ; dans la sacristie la même chose. Les hommes n'ont eu pour lit pendant ce temps que la pierre froide et pas plus de place que les femmes. Ils passèrent toutes les nuits accroupis sur leurs talons dans les galeries qui font le tour de l'église, dans les corridors, les escaliers dont chaque marche avait deux ou trois hommes ; beaucoup malgré cela, furent obligés de passer la nuit sous les porches à la belle étoile, mais personne ne pensait à se plaindre.

Le plus riche de la ville Kodja Djebour Kassazian ; un homme digne et vénérable ne voulut, à part quelques heures qu'il passa sur le lit du Père Jean, prendre de repos que sur la table du réfectoire, n'ayant pour matelas que la toile cirée froide et glacée et pour oreiller qu'une grosse motte de terre mêlée de paille. Du reste, que dire ?... ma plume est impuissante et le sujet est indescriptible... Ce que S[ain]t Paul a dit du paradis : « l'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu et le cœur n'a point compris » vous pouvez l'entendre du contraire.

Le 2 Novembre, commémoration des âmes du purgatoire, de grand matin, le R[évéré]nd Père Jean-Baptiste qui n'était entré dans sa chambre que pour dire son Office, en sortit à 3 h[eures] du matin. En ce moment, les hordes des Kurdes assassins chantaient, plutôt hurlaient, sifflaient, poussaient des cris, des rugissements de lion en l'honneur de Mahomet... Vive Mahomet ! à lui la gloire toujours...

Ils avaient fini de ravager le quartier qui avoisine le couvent et allaient se reposer de leurs exploits. La porte de la chambre était ouverte, le Père nous dit qu'il allait dire la S[ain]te Messe, d'aller faire lever les femmes qui dormaient sur le marche-pied de l'autel. Notre Mère étant fatiguée par une forte fièvre et moi n'ayant pas envie de dormir, je me levai et allai faire lever ces pauvres femmes et ces petits enfants accablés par le sommeil. Par force, je les fis lever et ensuite je préparai l'autel. Quand le R[évéré]nd Père arriva avec ses ornements noirs, chacun se mit à pleurer (car il n'y avait que pour les latins que ce jour-là, est la commémoration des morts, les autres en un autre temps selon leur rite respectif). Quelle messe ! vous ne pouvez vous faire une meilleure idée du Purgatoire !... à l'Élévation quels cris !... quels gémissements, quelles prières, c'était la vraie image du Purgatoire !... Les uns se frappaient la poitrine, les autres étendaient leurs bras en croix ou les élevaient vers le ciel demandant pardon et miséricorde. Tous les petits enfants pleuraient parce qu'on les avait réveillés. D'un autre côté, on disait le chapelet fort, en un mot un vrai purgatoire. La Messe finie avant le jour, c'était une nouvelle affaire...

Une pauvre jeune femme latine qui était enceinte, avait été tellement bouleversée la veille et toute la nuit, qu'elle fût prise des douleurs de l'enfantement. Vous dépeindre son embarras et celui des siens !... Il n'y avait pas une place pour la retirer, la pauvre n'en pouvant plus, fût obligée de se réfugier sous la tribune, dans le caveau des Pères à côté du pauvre Père Nicolas et ce fût là, au milieu du sifflement des balles et privée de tout, qu'elle mit au monde une grosse fille qui fût baptisée immédiatement par le R[évéré]nd P[ère] Jean-Baptiste et à laquelle il donna le nom de Françoise parce qu'elle était née dans l'église de S[ain]t François.

Dans l'après-midi, une autre jeune femme arménienne schismatique se trouva dans le même cas, elle mit au monde une fille qui fût baptisée par le prêtre arménien catholique (en ces jours-là, tout le monde était catholique romain) et on l'appela Héraunus (bienheureuse).

Le massacre durait toujours, la panique augmentait d'heure en heure et cependant, il fallait songer à manger ; car depuis 24 heures, on avait pris la veille au soir que quelques grammes de pain ; personne n'avait eu envi de manger un bon souper apporté la veille par la famille Kassazian dont la maison n'est pas trop éloignée du couvent et qui avait laissé son cuisinier en lui recommandant de rester jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de danger et de préparer chaque jour quelque chose pour les Pères et pour les Sœurs et pour eux, en plus pour ceux qui faisaient la garde.

Ce premier jour, le R[évéré]nd Père Jean-Baptiste mit à la disposition du cuisinier et du boulanger tout ce que le couvent avait de provisions : quelques kilos de beurre, deux sacs de farine, quelques légumes et autres conserves de blé selon la coutume du pays. La famille Kassazian fit apporter un sac de dattes, des olives, du fromage, des courges, des saucisses de moutons etc...

Les hommes répartir entre eux les travaux, les uns au nombre de 10 au moins eurent le soin du pain ; toute la nuit on pétrissait. Les uns pétrissaient, les autres étendaient la pâte en feuilles, à peine levée, sur des tôles chauffées sur le charbon, d'autres comptaient, d'autres faisaient bouillir toute la journée trois immenses chaudières de nourriture. Les femmes épluchaient les légumes, choisissaient le blé, les lentilles, moulaient le blé avec des moulins portatifs etc... c'était un va et vient impossible à décrire. Ce jour-là, à midi et le soir on mangea à peu près à son appétit.

Dieu n'abandonne pas ses enfants qui attendaient le pain de la Providence. Le R[évéré]nd Père Jean-Baptiste avec son esprit de foi, sa grande confiance en la Providence rendait à tous le courage et leur disait de ne pas craindre ; que Celui qui, dans le désert a multiplié les cinq pains pour 5.000 hommes, n'a pas raccourci son bras ; qu'Il est notre Père, qu'il fallait lui remettre notre sort et attendre de sa main paternelle notre pain quotidien, que quant à lui, il espérait que tous ceux qui s'étaient réfugiés sous le manteau de S[ain]t François et sous le pavillon Français qui est en Orient celui de l'Église catholique, que pas un ne manquerait à l'appel en sortant du couvent ; que Notre-Dame de Lourdes nous garderait tous comme ses enfants chéris.

Avant la nuit tombante on frappe à la porte à coups redoublés. Cadja Djelbono et le R[évéré]nd Père Jean-Baptiste qui avaient pris la charge de portiers, allèrent ouvrir. Ils virent entrer les Messieurs Youssef Kassazian avec les trois familles grands et petits, qui tous effrayés, affolés, surtout les pauvres jeunes femmes, se précipitèrent dans le couvent. Ils n'avaient pu venir plus tôt, car dès le premier moment du massacre, leur maison étant très riche et depuis longtemps excitant la jalousie des Turcs qui voyaient d'un mauvais œil des chrétiens être à leur niveau et les surpasser en esprit et en richesses, se précipitèrent sur elle, au nombre de 500 Kurdes et travaillèrent de toutes leurs forces.

Cette maison étant très solide et bien placée pour la défense ; les habitants se crurent en sûreté et rendirent aux assiégeants des pois pour des fèves. Cela durait depuis deux jours et allait de plus en plus mal. Des deux minarets voisins, des soldats lançaient des balles en quantité, elles étaient sur la terrasse comme un tas de gros glands. Voyant donc que le feu augmentait et que les revolvers ne pouvaient rien contre le fusil national, ils s'échappèrent de leur maison en faisant des trous dans les murs mitoyen, et ainsi de maison en maison jusqu'à ce qu'ils puissent arriver dans le centre du quartier chrétien, et de là, courant à travers les rues pendant 20 minutes, arrivèrent chez nous, dans un état déplorable.

Cadja Youssef, le grand père, étant celui sur qui étaient tous les yeux et la jalousie, ne crut pas prudent de sortir, ni de venir chez nous ; en homme courageux et généreux, il alla se mettre entre les mains du Gouverneur afin qu'il fit de lui ce qui lui plairait. Celui-ci très satisfait de voir qu'il avait inspiré assez de frayeur à ces pauvres gens, prit ce pauvre vieillard de 70 ans et le fit jeter en prison où il est resté trois mois et où ses deux fils allèrent le rejoindre pour la raison que lui et les siens n'avaient pas

laissé prendre leur maison sans résistance et qu'ils avaient tiré sur les Kurdes des assassins. En un mot parce qu'ils ne s'étaient pas laissé tuer.

L'arrivée de ces pauvres gens, de ces Messieurs qui pleuraient jeta les réfugiés dans une grande consternation et la nuit en fut plus agitée... Alors les prières, les confessions continuèrent. Pendant toute la nuit, il tomba une pluie glaciale et torrentielle, ce qui n'empêcha pas les assassins de continuer leur barbare besogne.

Pendant cette nuit, un détachement de ces monstres alla piller le village de Katerbil et les villages environnants, comme je le raconterai plus tard.

Nos braves jeunes gens et des hommes âgés dont le Frère Vincent veillaient à tous les côtés, ne prenant de repos ni le jour ni la nuit, allant d'une fenêtre à l'autre, observaient tous les points en ayant toujours le fusil à la main. Le Frère avait donné des ordres sévères à ses jeunes gens, leur recommandant de ne tirer qu'en cas d'attaque ; quand on verrait les Kurdes s'avancer sur les terrasses voisines, sur celle des Sœurs etc... mais ne pas provoquer l'ennemi et perdre un coup de fusil par gloriole. Ces pauvres gens étaient accablés. Le Frère Vincent n'avait encore rien mangé depuis 26 heures et avec cela, il fallait encore monter le garde toute la nuit avec un vent glacial.

### *Le Dimanche 3*

Le Dimanche, la messe du R[évéré]nd Père Jean-Baptiste fut dite à 3 heures du matin. Beaucoup de personnes et nous-mêmes firent la S[ain]te Communion, ensuite l'Evêque Syrien qui s'était fait apporter son missel et ses ornements, M[on]seigneur Andréas id...dirent [sic] leur messe également et quand le jour parut, on espérait qu'il serait meilleur que les précédents, mais on se trompait.

Nos pauvres jeunes gens, qui étaient glacés et qui n'avaient plus de force, après avoir entendu la messe depuis le haut des corridors qui forment des galeries autour de l'église, qui en font une forteresse en même temps qu'un point d'observation, remarquèrent une grande agitation du côté du quartier chrétien et entendirent la fusillade recommencer de plus belle. Alors, on fit rentrer les femmes, les enfants et tous ceux qui étaient dans les cours, on ferma les portes et la frayeur redoubla.

Un moment après, voici qu'on frappe à la porte ; le R[évéré]nd Père Jean-Baptiste va ouvrir. Après lui, cachés derrière une porte étaient quelques braves hommes prêts à le défendre. Le Père ouvrit et vit entrer l'Evêque Arménien schismatique avec un de ses prêtres et Don Youssef, prêtre chaldéen. Ils venaient aussi se réfugier chez les latins. Ils dirent que les Kurdes étaient en train de dévaliser leurs églises, que nous courrions le risque de passer une mauvaise journée. Pour rendre plus clair ce que j'écris, je dois dire ici ce qui se passait chez M[onsieu]r Meynier, notre Consul.

Chez lui aussi, dès le vendredi à midi, quand commença le massacre, la foule se précipita afin de chercher un refuge sous le pavillon français... Plus de 10.000 chrétiens de son quartier se pressèrent dans sa maison. Toutes les chambres à l'exception d'une seule qu'il garda pour sa famille, salle à manger, salon etc... corridors, tout fut rempli et bondé en quelques heures. M[onsieu]r le Consul et sa courageuse Dame, firent tout ce qui était possible pour défendre ces pauvres gens.

Mais une de leur grande souffrance fût d'être privés d'eau, car j'ai oublié de dire en commençant ; les Turcs afin d'empêcher les chrétiens d'éteindre l'incendie qu'ils

voulaient allumer, coupèrent l'eau de la ville pendant 3 semaines. Ces pauvres gens ne trouvant pas de l'eau à boire, ni pour laver, allèrent au péril de leur vie, en chercher chez les voisins qui avaient des puits. Il y en a plusieurs dans chaque maison, mais pas un au consulat. Il y a trois immenses bassins qui d'habitude débordent toujours. Chez les Pères nous avons 7 puits et ce n'était pas trop.

M[onsieu]r Meynier qui depuis un an, travaillait afin d'éviter un massacre, travailla encore plus quand il fut commencé. Pendant 8 jours il ne prit de repos ni jour, ni nuit ; il ne faisait qu'encourager, consoler et ne s'occuper que de ces pauvres gens. Il télégraphiait tous les jours et souvent plusieurs fois en chiffres à son Excellence, M[onsieu]r Cambon, notre dévoué Ambassadeur. L'espoir de tous les chrétiens de la ville était dans la France et par conséquent, en M[onsieu]r le Consul qui seul pouvait donner des rapports sur notre triste état.

Le télégraphe était fermé pour tous les autres chrétiens, sans exception. La veille, 2 Novembre, nous voyant entourés de toutes parts par les hordes Kurdes, le R[évéré]nd Père Jean-Baptiste écrivit à M[onsieu]r le Consul dont la maison était malheureusement trop loin en pareille circonstance pour l'informer de notre situation et le prier de demander au *Vali*, des soldats pour nous défendre suivant la promesse que celui-ci avait faite à M[onsieu]r le Consul, le jeudi soir. On avait eu toute la peine à trouver un porteur, les chrétiens n'osaient sortir, nous n'avions ni un soldat, ni un gendarme ; enfin arriva un Turc domestique des Kassazian qui bon gré mal gré, avec une bonne pièce porta la lettre à destination.

M[onsieu]r le Consul croyait que nous avions des gardes, il écrivit au *Vali* pour réclamer, celui-ci dit qu'il avait envoyé, que dans le chemin qui conduit au couvent, on tirait sur les soldats (ce qui n'était pas vrai), qu'il allait cependant encore en envoyer etc... En effet, on vit passer un peloton de soldats qui firent quelques pas devant le couvent et allèrent se cacher dans la mosquée voisine de notre maison, et cela ils le firent chaque fois que le R[évéré]nd Père et M[onsieu]r le Consul réitérèrent la même demande.

Le Dimanche donc, le R[évéré]nd Père écrivit une autre fois à M[onsieu]r le Consul et lui dit ce qui se passait de nouveau chez nous et les appréhensions de tous. En même temps il lui disait de faire attention aux signaux de notre pavillon et lui donnait plusieurs signes conventionnels, car c'était presque impossible de faire porter nos lettres. Le Turc qui avait porté celle de la veille, porta encore celle-là, mais il nous trompa, il la confia au sergent qui était dans la mosquée, ce soldat la mit au bout de son fusil et la porta ainsi au Consulat, en criant : C'est pour le Consul !

M[onsieu]r le Consul y répondit par signaux et c'est ainsi qu'on parla avec lui toutes les fois que nous étions en péril. Oh ! comme on était content d'avoir un drapeau... Inutile de vous dire les réflexions que les signaux inspiraient à tous nos gens et aux autres... La matinée du Dimanche fut horrible et mouvementée. Les hommes pleuraient, les femmes n'en pouvaient plus. On priait dans tous les coins, le chapelet était dit et répété en toutes langues, les prières publiques dans l'église, litanies des Saints etc...

Les Kurdes avançaient leur infernale besogne et nous voyions notre dernière heure approcher. Le Consul répondant à une lettre du R[évéré]nd Père Jean-Baptiste disait ces quelques lignes au crayon : Situation désespérée, faites tout ce que vous

pourrez et voudrez pour l'améliorer. Espérons que Dieu viendra bientôt à notre aide... Au revoir s'il plaît à Dieu...

À 2 heures, après-midi arrivait à Constantinople l'ordre de cesser. Son Excellence l'Ambassadeur informé de tout ce qui se passait chez nous, travaillait de toutes ses forces auprès de Sa Majesté le Sultan. Ordre fut donné de rester tranquille, de mettre à bas les armes. Les chrétiens qui étaient bien armés obéirent immédiatement. Il n'en fut pas de même des musulmans qui tirèrent de plus belle.

Les soldats qui, dès les premiers jours tirèrent du haut des minarets sur les maisons et par ce moyen tuèrent une grande quantité de monde, hommes, femmes et enfants qui fuyèrent par les terrasses, continuèrent leur ouvrage, d'autres soldats et gendarmes, montés sur les murailles de la forteresse tiraient aussi dans les maisons.

Le Dimanche pendant, qu'en public on récitait le chapelet à l'Église, une balle lancée d'une terrasse éloignée, traversa le mur de la classe de français et sortit par l'autre mur en les lazardant tous les deux. Par une protection toute particulière du Bon Dieu, cette balle ne toucha pas une de ces malheureuses qui étaient réunies là ; elle passa assez haut, au-dessus du grand tableau de N[otre] S[aint] Père le Pape, Léon XIII, sans même en toucher l'encadrement. On en fut quitte pour une grande frayeur. Une autre balle arriva dans la chambre du Père Vincent et alla se coller à une poutre. L'ordre une fois donné de cesser ayant été communiqué à tous, les chrétiens obéirent immédiatement mais se tinrent toujours en éveil, car là, ils voyaient un piège.

Du côté du couvent, l'on était assez tranquille, mais il n'en était pas de même chez M[onsieur] le Consul, ce fut pour lui le plus mauvais moment. Plus de 500 Kurdes étaient tout près du Consulat et menaçaient de l'envahir ; les soldats tiraient sur le pavillon ; plusieurs personnes tombent sur les terrasses voisines et un instant, il nous sembla que c'en était fait du Consulat et de ses habitants. M[onsieur] Meynier recommande son âme à Dieu, embrasse sa petite famille et commence à ramener le courage des malheureux réfugiés, les assurant que le Bon Dieu les garderait, et ensuite, il organise son monde pour la défense. Lui-même prit son revolver, se mit devant et attendit les assassins. Un instant après, Dieu qui avait entendu sa prière vint au secours de tous ses enfants. Les Kurdes, on ne sait pourquoi se retirèrent et on ne les revit plus. Ce terrible état de chose avait duré jusqu'à la nuit et l'on en pouvait plus. Que de pauvres chrétiens avaient été victimes du fanatisme musulman !...

Quant à nous, qui de nos fenêtres avions vu tout ce qui se passait chez M[onsieur] le Consul, nous étions toujours sur le qui-vive, personne ne ferma les yeux pendant cette terrible nuit... Journées d'agonie !...

Le 4, de grand matin, le R[évéré]nd Père Jean-Baptiste reçut une lettre du *Vali* qui lui ordonnait de désarmer tous les hommes réfugiés et de remettre ces armes à la commission qui était nommée par le gouvernement. (Tous les chrétiens étaient obligés au même désarmement). Alors, M[onsieur] le Consul désarma tous son monde et mit les armes sous scellés, le R[évéré]nd Père Jean-Baptiste fit de même et tous deux avertirent le Gouverneur Général qu'on avait exécuté son ordre et que les armes étaient à sa disposition. Les pauvres jeunes gens avaient le cœur bien gros en remettant leurs armes au Frère Vincent qui était chargé de la défense du couvent. Beaucoup pleuraient et disaient : c'est pour nous tuer plus facilement qu'on nous désarme... Que Dieu soit notre défenseur, car nous souffrons pour le nom de Jésus-Christ !!! En effet, la commission nommée fit le tour de toutes les églises et on lui rendit les armes.

Le 4, on ne massacra pas. Les jeunes gens voisins s'enhardirent, et à l'aide d'échelles, s'échappèrent de terrasse en terrasse, pour aller plus vite, brisèrent les portes qui adhèrent aux escaliers de leurs maisons et avec rapidité prirent ce qu'ils trouvèrent sous leurs mains, riz, blé, farine, viande conservée, beurre, quelques couvertures, tapis et rentrèrent au couvent plus précipitamment qu'ils en étaient sortis. Ce fut ainsi qu'ils firent chaque matin, pendant les 8 derniers jours qu'ils restèrent chez les Pères.

Pendant tous ces jours la nourriture ne manqua pas. Le R[évéré]nd Père fit apporter des sacs de farine, du riz, du gros blé, des lentilles et aidé des provisions apportées d'ici de là, on se tira d'affaire.

Les 4, 5, 6 et 7 Novembre se passèrent ainsi, sans être ni meilleurs ni pires ; toujours dans l'appréhension d'un nouveau massacre. Le 7, il n'y avait plus de farine, mais nous avions une grande quantité de blé ; chacun avait apporté de sa maison ce qu'il avait pu en sauver, préférant le faire manger par les chrétiens que par les Kurdes. Le R[évéré]nd Père Jean-Baptiste demanda au Commandant de la gendarmerie la permission de porter le blé au moulin le plus près. Celui-ci ne voulut pas permettre ; il répondit qu'il fallait demander au Gouverneur Général. On demande donc au *Vali* par l'entremise du Consul. Celui-ci ne répondit rien du tout et personne n'osa se hasarder de porter le blé sans permission, craignant de se faire tuer. Alors, des maisons voisines on apporta des moulins portatifs et on écrase le blé pendant 4 jours. Les femmes choisissaient le grain et les hommes l'écrasaient.

Le 8, octave du massacre, de grand matin la panique recommença (car le vendredi est le jour de repos et de prières des musulmans) et on craignait un nouveau massacre. Le R[évéré]nd P[ère] Jean-Baptiste voyant la grande confiance de ce pauvre peuple dans la protection de N[otre] D[ame] du Rosaire, prit la bannière qui porte l'image du S[ain]t Rosaire et suivi des deux Evêques et d'un prêtre, la porta en procession comme il put à travers la foule. En voyant cette image chacun commença à crier : O douce, o compatissante Vierge au Rosaire, sauvez-nous ! Le Père entonna les litanies de la S[ain]te Vierge et quand elles furent finies en latin, on les recommença en arménien. Il semble que le courage revint à ces pauvres gens.

Le soir à 3 heures, après la récitation du chapelet, le Père fit une autre fois la procession. Aussitôt terminée, près de 500 personnes prirent courage et retournèrent à leur maison. Pendant la procession naquirent deux grosses et belles filles, et par une protection particulière de la S[ain]te Vierge, les pauvres jeunes mamans qui avaient eu si peur, les mirent au monde presque sans douleurs et furent guéries très vite. Le soir, une mère de 10 enfants qui était très effrayée passant à côté d'un puits, se jeta dedans pour se cacher... Le Frère Vincent averti par les cris des enfants, tandis qu'on mangeait. Un jeune homme courageux descendit dans le puits et retira cette femme saine et sauve.

Le 9, samedi, on n'avait point de pain pour le diner ; on fit cuire 18 mesures de riz. Le soir, on tua une chèvre qui fut cuite pour le diner du lendemain avec des courges. Le Dimanche, la S[ain]te Messe fût dite de bonne heure comme de coutume, car nos jeunes gens s'en allaient chercher des provisions très tôt.

Ce jour-là, nous eûmes une agréable surprise, M[onsieu]r le Consul vint à l'église croyant arriver pour la messe. Quand il entra dans l'église, quelle joie se répandit sur tous les fronts, il sembla à ces pauvres gens qu'ils voyaient leur sauveur. Après avoir

fait sa prière, il vint nous visiter et ensuite il visita toutes les chambres, les classes etc... il voulut dire à tous quelques paroles d'encouragement. Nous étions tous si contents de le revoir, il nous semblait que c'était une résurrection ; quant à lui, déjà fatigué, écrasé par tant de soucis, il était pâle et défiguré et il fût éœuré en voyant des milliers de personnes dans un état si misérable.

Dans l'après-midi eurent lieu les cérémonies de Baptême des petites filles, car on n'avait pu les faire auparavant. Ce fut une fête, le R[évéré]nd P[ère] Jean-Baptiste commença par baptiser la latine qui fut appelée Francisa. M[onseigneur]r Andréas baptisa l'arménienne et Don Youssef baptisa les deux chaldéennes nées le vendredi. Il leur donna à toutes deux le nom de Rosa, parce qu'elles étaient nées pendant la procession du Rosaire. Ensuite, suivant la coutume orientale, on fit la procession avec les nouvelles baptisées en chantant le Magnificat !

Le 11, lundi, après les Messes, tous ces pauvres gens n'en pouvant plus et sachant que c'était l'intention du *Vali*, s'en allèrent chez eux ; avant de partir, ils firent tous leur prière en leur langue, baisèrent la terre, et le R[évéré]nd Père ouvrit la porte de l'église ; presque tous, partirent ce jour-là.

Il y avait une pauvre mourante arménienne dissidente, son fils demanda au R[évéré]nd Père de lui donner la sainte communion, disant : votre communion et la nôtre, nous sommes tous chrétiens, ne me refusez pas cette faveur, car si j'emporte ma pauvre mère sans communion, je sais qu'elle n'aura jamais ce bonheur ; elle mourra sans viatique...

Le R[évéré]nd Père la voyant si malade l'étendit à terre sur une couverture, vit que c'était le dernier moment, mais ne sachant pas sa langue pour la confesser, il fit appeler M[onseigneur]r Andréas qui était parti le matin. Celui-ci la confessa, lui donna l'absolution (in articulo mortis) et la S[ain]te Communion. Quel spectacle... quelle misère ! Après quelques instants, le fils chargea sa mère sur son dos et l'emporta dans une des maisons voisines où elle expira le lendemain ; au moins elle mourut catholique.

La foule évacue ; les protégés français avec leurs familles et nous débarrassâmes l'église... Quel travail ! autels, bancs, tribunes, tout était encombré. Le lendemain, une quantité de jeunes gens, des femmes, des filles, tous vinrent pour laver la maison du haut en bas. Les jeunes gens tiraient l'eau, les femmes riches et pauvres se mirent pieds nus dans l'eau ; on leur donna à manger et le soir, tout était débarrassé.

Les trois familles de protégés français et nous restâmes au couvent jusqu'au 19 Décembre. M[onsieur] le Consul ne jugeant pas prudent de nous laisser aller chez nous. Lui aussi garda les familles de ses deux drogman.

Ces II malheureux jours écoulés, il y eut plus de tranquillité, mais toujours la crainte. Sa majesté le Sultan, envoya à Diarbékir un Général de Division, sous-chef de la maison Impériale afin de calmer la ville. Celui-ci avait déjà été précédé d'un autre Général venu d'Alep. Ce Général vint par la voie de l'Arménie et put constater tout le mal qui y était fait. Homme très bien élevé, tout-à-fait parisien par sa langue et ses nobles qualités du cœur.

Abdallah pacha nous arriva le 16 Décembre. Dès le premier jour il s'efforça de tranquilliser les chrétiens, il ne compte pas avec ses peines, de jour de nuit, par tous les temps, faisant le tour de la ville et voulant se rendre compte de tout. Ses bons rapports avec M[onsieur] le Consul, son habitude de défendre les chrétiens, le firent détester de

ceux qui avaient été les auteurs du massacre, on l'accusa, on le calomnia, l'appelant *ghiavour* (infidèle) etc... mais lui, sûr de son autorité, continua son œuvre de pacification.

Le 22 D[écem]bre M[onsieu]r le Consul obtint de ces Messieurs, l'autorisation de sonner les cloches, et ce fût celles des Pères qui donnèrent le signal de la liberté. La veille du jour de l'an, les musulmans étaient de nouveau sur pieds et tout prêts à recommencer... Alors les deux Généraux Abdallah pacha et Zias pacha, M[onsieu]r le Consul firent tout leur possible pour les en empêcher ; les deux premiers montés à cheval firent le tour des rues et frappèrent les Kurdes qui étaient réunis dans les mosquées et sur les places et encore cette fois, on s'en tira ainsi.

Dans le courant de février, deux autres soulèvements fûrent réprimés de la même manière. Le 29 février eut lieu une éclipse de lune presque totale. Comme les musulmans arriérés croient que c'est un monstre qui va avaler la lune. Les jours de jeûne du Ramadan terminés, les musulmans font 3 jours de fête solennelle. Les auteurs des susdits massacres, excitaient de nouveau, pour recommencer pendant ces fêtes. Les chrétiens craignaient beaucoup et ces jours-là, par prudence chacun garda sa maison ; mais cette fois encore, ces braves Généraux mirent ordre aux affaires et pendant la nuit, envoyèrent en exil un des principaux Agha, lequel tenait des clubs pendant la nuit. Depuis ce jour, il y a toujours quelque accident à déplorer, quelques même des meurtres, mais relativement à la mauvaise situation, à l'embrouillement, la complication des affaires, nous sommes assez tranquilles.

Dans le *vilayet* de Diarbékir, 120 villages chrétiens ont été tout à fait détruits ; les habitants (hors quelques rares exceptions qui ont pu fuir) ont été passé au fil de l'épée, d'autres périrent par les armes à feu, d'autres furent brûlés dans les églises et d'autres enfin pour sauver leur vie, se firent musulmans.

Donc, il ne faut plus compter de chrétiens dans les villages. Les femmes, les jeunes filles et quelques jeunes garçons furent enlevés et emportés on ne sait où. Les femmes administrées par les Missionnaires latins eurent le même sort, mais ensuite, le lieu de leur demeure étant connu par le R[évéré]nd Père Jean-Baptiste et de M[onsieu]r le Consul, ils les réclamèrent. Abdallah pacha envoya à leur recherche des gendarmes qui nous les ramenèrent. Ensuite on en fit chercher d'autres de notre connaissance, mais les ravisseurs ayant eu vent de ces recherches les emmenèrent à plusieurs journées de distance et on ne les a pas encore trouvés.

Les autres villes de notre mission, n'ont pas eu plus de chance que notre noire Amida (Diarbékir).

**Mardin** seule des grandes villes fait exception, elle a été sauvée par les Turcs Kurdes d'une tribu qui l'habite ; mais tous les villages environnants furent la proie des assassins. Mézéré aussi à été épargnée à cause de la présence de la garnison qui y a aussi son quartier, caserne, Hôpital etc... contigu au couvent des Capucins.

**Malatia** a été encore plus éprouvée que Diarbékir. La moitié des chrétiens furent massacrés ; on dit 4.000 morts et mille jeunes filles et femmes enlevées, une partie se fit musulmans et l'autre vit dans la misère la plus grande. Les 4 églises furent la proie des flammes y compris celle des Pères Capucins bâtie il y a 10 ans et le couvent ; tout fut réduit en cendres. Cela de la faute du Gouverneur qui oublia qu'il était de son devoir de protéger les sujets étrangers. (En Turquie, tous les Missionnaires catholiques

latins sont protégés français). Les Pères n'ayant pu sauver que leur vie, furent obligés de quitter le pays pour quelque temps.

À *Kharpouth*, il y eut aussi beaucoup de mal. Après avoir pillé et saccagé les villages environnants, les Kurdes se dirigèrent vers la montagne sur laquelle est bâtie la ville. Les chrétiens du quartier où est le couvent des Pères Capucins, se jetèrent dans l'église, dans le couvent et les dépendances. Plus de 2.000 personnes y étaient réunies, de toutes sectes et de tous rangs ; ils espéraient là, être à l'abri de tous dangers...

À peine y étaient-ils réunis, qu'arriva au couvent un Sheïk, qui de la part du Gouverneur vint dire aux Pères, qu'il regrettait beaucoup mais qu'il se voyait impuissant à les protéger, de descendre à Mézéré chez les Pères où ils seraient en sûreté, et il leur offrit une escorte.

En entendant ces mots, ces pauvres gens furent consternés ; ils s'écrièrent : si vous nous abandonnez, nous sommes perdus. En entendant ces cris, le R[évéré]nd Père Adrien de la province du Tyrol, en son nom et au nom de ses deux compagnons de la province de Lyon, Père Ludovic et le Frère Adrien, répondit : Nous n'abandonnerons jamais le poste confié par Dieu ; s'il faut mourir, nous mourrons avec ces pauvres gens !

L'envoyé alla rendre compte de sa mission au *Vali*, lequel envoya le Commandant de la place afin de presser les Pères d'abandonner la maison. Celui-ci ne réussit pas mieux et reçut la même réponse. Alors le Commandant très ému en voyant tant d'héroïsme dit à haute voix : Puisque vous êtes des gens à donner votre vie pour les autres je prends sur moi de vous garder et tous ceux qui sont chez vous ! Il tint parole, il envoya des soldats avec des ordres sévères de faire respecter le couvent.

Les assassins se voyant repousser énergiquement, ne touchèrent pas à ce quartier où il y avait cependant de quoi piller, et ils se dirigèrent vers le quartier des protestants qu'ils pillèrent, saccagèrent et brûlèrent ainsi que les bazars. Ces pauvres réfugiés voyant tant de dévouement de la part des Pères, furent transportés d'enthousiasme et dès les premiers jours, plus de 150 familles devinrent catholiques latins.

À *Orfa*, ce fût une boucherie... Le 28 Décembre, jour des Saints Innocents, fut vraiment le massacre des Innocents. Du samedi 28 à midi au dimanche soir, plus de 10.000 chrétiens allaient devant Dieu. Les uns furent égorgés comme des moutons ; d'autres par des armes tranchantes, d'autres par les armes à feu et d'autres enfin, furent brûlés dans leur maison et près de 3.000 dans l'église des arméniens schismatiques.

Les femmes furent encore plus maltraitées qu'ailleurs, car les hordes des Kurdes et des Arabes ayant exercé toute leur haine, leur fureur sur leurs maris, leurs époux, leurs fils et leurs frères ; à quelques uns ayant couper la gorge à moitié, mirent du sel dans leurs blessures, afin de se procurer le barbare plaisir de les voir sauter comme des poules nouvellement tuées...

Ces barbares obligèrent ces pauvres femmes affolées à dépouiller les corps des leurs dont plusieurs étaient encore vivants afin de leur remettre leurs vêtements, n'ayant sans doute, pas assez de ce qu'ils avaient volé... Ils voulurent même dépouiller les morts. Celles de ces pauvres qui se refusèrent à cette barbare besogne, eurent les seins coupés ; on éventra les femmes enceintes et ensuite beaucoup furent massacrés après avoir subi toutes les hontes. Ce qui s'est fait là-bas est indescriptible, la barbarie, la méchanceté et la cruauté y présidaient.

Le Couvent des Pères Capucins dont le supérieur est le R[évéré]nd Père Appolinaire, l'église et la maison des Sœurs furent protégés par le Gouvernement. Après tout cela, vous vous ferez facilement une idée de la misère que nous avons sous les yeux. Veuves et orphelins manquant de tout, même du strict nécessaire : de pain et de vêtements (sans compter certainement ni les chemises, ni les bas, ce qui serait de trop) point de maison, de bois, ni de charbon et avec cela, un hiver des plus rigoureux.

Tout le monde, même ceux chez qui rien ne manquait, demandent du pain et une mauvaise robe. Des blessés, en grande quantité réclament des soins délicats. Les pauvres malheureux villageois échappés aux massacres se sont réfugiés dans les villes où ils augmentent encore le nombre des misérables.

Chaque jour, on voit mourir beaucoup de ces malheureux, les uns de la faim, les autres du froid, les autres de frayeur, les autres suite de blessures mortelles et d'autres enfin manquant absolument de tout... Un exemple : la fille d'un millionnaire a été réduite, en ces jours malheureux, à n'avoir pas une chemise pour changer, ni pour elle, ni pour son mari, ni pour ses enfants... supposez ce que doivent souffrir les autres... En un mot, nos yeux ne voient que misères, nos oreilles n'entendent raconter que des misères et notre cœur en est oppressé ; c'est la misère noire dans toute la force du mot et avec cela, le cauchemar d'un nouveau massacre. Tous ces pauvres gens sèchent !...

Priez le Bon Dieu qu'Il éloigne de nous tant de maux et qu'Il ait pitié de son peuple comme Il a eu pitié des Israélites. Nos cris et nos gémissements unis à ceux des malheureux montent tous les jours devant Lui.

Que par l'intercession toute-puissante de la Très sainte Vierge, Il daigne aussi nous visiter malgré notre indignité !

### **Վարուժան Պողոսյան – 1895 թ. Դիարբեքիի կոտորածը ֆրանցիսկյան միհանձնուհու տեսանկյունից**

«Դիարբեքիի կոտորածները (1895 թ. նոյեմբեր)» վերնագրով նամակի հեղինակի՝ ֆրանցիսկյան միհանձնուհի Սարթայի կյանքի և գործունեության մասին մեզ չհաջողվեց տեղեկություններ հայթայթել։ Իր ընտանիքի անդամներին հղած՝ 1896 թ. փետրվարի 23-ի թվակիր սույն նամակում նա անկողմնակալորեն ներկայացնում է 1895 թ. նոյեմբերին Դիարբեքիում տեղի ունեցած հայկական կոտորածի զանազան մանրամասներ, որի ականատեսն է եղել։ Նրա պատումը համալրում է այն տեղեկությունները, որոնք պատմաբաններին գլխավորապես մատչելի են շնորհիվ Դիարբեքիում Ֆրանսիայի փոխհյուպատոս Գուստավ Մեյրիեի՝ Կոստանդնուպոլսում Ֆրանսիայի դեսպան Պոլ Կամբոնին հղած զեկուցագրերի։ Նամակագիրը ոչ միայն բացահայտում է օսմանյան տեղական որոշ պաշտոնյաների չարագուշակ դերը Դիարբեքիի կոտորածում, այլև արժևորում Գ. Մեյրիեի և եվրոպացի տարբեր վանականների անձնուրաց հայանպաստ գործունեությունը։ Նա համառոտակի անդրադարձներ է կատարում նաև Մարդինում, Մալաթիայում, Ուրֆայում և Խարբերդում բնակվող հայերի անմխիթար կացությանը և նրանց բնաջնջման որոշ դրվագների։